

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

Dieu échec et mat

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 287-296

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Dieu échec et mat

La foi chrétienne n'est pas une théorie abstraite, elle est essentiellement historique.

Une histoire unique, qui n'existe nulle part ailleurs. Il ne s'agit ni d'un mythe comme dans les religions orientales, ni d'une histoire exacte, désintéressée (?), scientifique comme la nôtre.

Il s'agit d'une histoire de croyants. Une histoire qui est un moyen et non un but. C'est l'histoire d'une révélation de Dieu. Le moyen, ce sont des faits réels, mais subordonnés à la foi qui vient de Dieu.

C'est la foi qui a exigé de conserver certains faits où elle-même apparaît. C'est la foi qui a construit la Bible et qui seule peut la lire ou plutôt la prier.

Dans toutes les religions orientales (Egypte, Assyrie, Babylonie, Canaan), Dieu est attaché à des choses : astres, nature, lieu, force. Dans la Bible, Dieu s'attache à l'histoire des hommes, il intervient par notre histoire. Il est le Dieu de nos pères, il a un peuple à lui et la marche de ce peuple à lui suit mystérieusement la volonté de Dieu, une volonté toute particulière, une volonté d'alliance.

L'histoire du peuple de Dieu s'organise par une révélation constituante de ce peuple, toujours au-delà du peuple constitué. La Bible ne peut se lire et se prier qu'à l'intérieur d'un peuple, dans une lumière prophétique qui est promesse et menace. C'est la révélation de Dieu qui est le grand événement de cette histoire, révélation qui va progressant.

La loi de cette révélation progressive est la loi du dépassement. Un fait est posé, un fait de Dieu. Ce fait est suivi d'un échec. Le même fait est posé à nouveau, mais avec plus de profondeur jusqu'au jour où Dieu sera tout en tous.

On peut appliquer au devenir biblique ce que Hegel croyait pouvoir penser de l'Idée, mais dans un sens tout différent, car l'Idée de Hegel ressemble fort à une reprise des religions orientales dont nous avons

parlé. Dieu y est confondu avec la subjectivité de l'homme, comme dans les religions orientales il était confondu avec l'objectivité des choses.

La dialectique de la foi chrétienne est la dialectique de l'alliance entre Dieu et les hommes.

Les onze premiers chapitres de la Genèse ont une importance capitale. Il n'y aurait plus de judéo-christianisme s'ils disparaissaient de la Bible. On ne saurait plus qui est Jésus qui en donne le sens plénier en les accomplissant.

Dieu crée le monde, mais il entend rester en alliance avec ses créatures. Il confie sa création à l'homme. L'homme se reposera en Dieu.

Le plan est grandiose et simple : le monde soumis à l'homme et l'homme allié de Dieu. Il n'y aura pas de Tiers-Monde.

Voilà le premier fait posé par Dieu. Il est aussitôt suivi de l'échec et mat à Dieu. L'homme se passera de Dieu. L'alliance est rompue, l'univers s'insurge contre l'homme qui va mourir. Et c'est le long silence de millions d'années.

A travers cette longue préhistoire de l'humanité, Dieu est présent et se révèle mystérieusement. C'est le fait de Noé. La menace ne pourra jamais éteindre la promesse. Le Verbe illumine tout homme. Le futur agit par rétroaction. Nous ne voyons que l'envers du monde.

Il y eut comme une nouvelle création avec Noé pour aboutir à l'échec de Babel.

Faut-il voir dans ces onze premiers chapitres de la Genèse une sorte de postulat biblique sans réalité historique, une sorte de contemplation ou de simple théologie pour éclairer le reste de la Bible ?

Nous n'avons nulle difficulté de reconnaître la présence d'éléments mythiques utilisés dans ces chapitres. Nous avouons qu'il est impossible de montrer l'historicité de ce qu'ils affirment. Mais là n'est pas la question. Comme nous le disions, il s'agit d'une histoire de croyants. Il s'agit de faits réels, quel qu'en soit le mode d'expression, dont l'existence est subordonnée à la foi qui vient de Dieu. C'est Dieu seul qui témoigne de ce qui s'est passé au commencement. C'est sa Parole qui nous rapporte ce qui fut comme ce qui est maintenant et ce qui sera.

Tout notre savoir humain est vision superficielle.

Dans les onze premiers chapitres de la Genèse, le genre humain met Dieu échec et mat.

Dieu reprend la partie.

S'il n'a pas réussi en s'adressant à l'ensemble, peut-être gagnera-t-il en choisissant un seul homme pour jouer avec lui. Il appelle Abraham. Il promet de lui donner une descendance immense et de bénir en lui toutes les nations. Mais est-ce un rêve, la projection d'un désir ? Aucun enfant ne naît à Sara. Abraham va-t-il mettre Dieu échec et mat ?

Nous sommes au moment crucial du judéo-christianisme. Le secret de la communication de l'homme avec Dieu apparaît une fois pour toutes, pour les Juifs comme pour les chrétiens : Abraham croit à la parole de Dieu contre toute espérance, contre toute apparence. Alors naît l'enfant du miracle. L'homme est justifié par la foi.

La descendance d'Abraham descend en Egypte pour devenir une multitude d'esclaves. Dieu suscite Moïse pour constituer son peuple et faire alliance avec lui. Ce sera l'exode, le désert, la possession de la Terre promise. Il semble que toutes les promesses sont accomplies.

On pourrait imaginer l'histoire d'Israël terminée. Il n'y aurait pas eu d'histoire sainte. On ne saurait même pas qu'Abraham ait existé. L'histoire signifierait que Moïse fut un chef prestigieux. Le peuple d'Israël serait perdu dans la poussière des petits peuples du Proche-Orient, comme le laisse supposer le prophète Amos (9 : 7).

L'histoire de la Révélation est coextensible au temps où elle n'est pas. Elle apparaît dans la suite des siècles, dans le clair-obscur aussi longtemps que le dernier mot de Dieu n'est pas dit. Il est facile d'être incroyant et de mettre Dieu échec et mat.

Voilà le peuple de Dieu constitué par Moïse, en possession de son identité. Comme l'humanité autrefois, il est infidèle à l'alliance. Il se laisse corrompre par l'environnement. Les dieux des nations sont plus forts que le Dieu d'Abraham et de Moïse. Il faut imiter les nations. La descendance des patriarches demande un roi.

Dieu se laisse faire. Il se servira de la royauté pour établir son règne. Il choisit David qui restaure le peuple de Dieu. La royauté échoue à son tour. Elle se divise et accueille les idoles malgré l'effort des prophètes. Les menaces doivent s'accomplir. Fin du royaume du Nord 722. Fin du royaume de Juda 587. Exil de Babylone.

Il existe un plan de Dieu, une prédestination. La réalisation s'en fait progressivement à l'intérieur même de la liberté humaine et en dépit de tous les obstacles.

Dieu refait son peuple en captivité. Il le rétablit à Jérusalem où se forme une communauté intransigeante, inaccessible aux idoles, irréductible aux nations, le Judaïsme. Le peuple de Dieu est dans les mains des prêtres et des scribes. C'est ce peuple admirable qui mettra Dieu échec et mat par son refus de dépassement, par la confusion du commandement divin et des traditions humaines, en un mot, par ce que Jésus louera et réprouvera à la fois, le pharisaïsme.

Le groupe des pharisiens comprenait les humbles dont la bienheureuse Vierge Marie est la perle incomparable. En elle s'accomplit la promesse faite à Abraham. Le Fils de Dieu prit chair en cette femme d'Israël qui ne connut point d'homme. Son fils Jésus proclame la Bonne Nouvelle venue de Dieu : « Le temps est accompli et le règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile. »

Que Dieu aime les hommes, d'autres religions l'ont enseigné, surtout celle de l'Inde dans la Gîta qui prêche la Bhakti, l'union totale en l'Être suprême au Nom innombrable. Ce qui bouleverse tout, dans la révélation biblique, c'est que Dieu a besoin d'être aimé des hommes. Le judaïsme l'admet, mais ce qu'il rejette, c'est que Dieu s'anéantisse par un Fils égal à lui. Il n'y eut pas, à proprement parler, de déicide, car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Mais comment Dieu aurait-il besoin d'être aimé des hommes, s'il n'y avait pas en lui-même une nécessité infinie de donner et de recevoir ?

Tout ce que nous savons de ce juif, fils de Marie, nous a été transmis par ses disciples. La mort sur la croix n'a pas été la fin, mais le commencement de toutes choses. Dieu pose un fait absolument nouveau : ce Jésus, Dieu l'a ressuscité. Ce fait nouveau et primordial est rapporté par des témoins choisis par Jésus lui-même, les apôtres. Ce sont eux qui, transformés par le Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, engendrent l'Église, ou plutôt transforment le peuple de Dieu en Église de Dieu. L'Église ne sera pas simplement le lieu où Dieu agit, mais l'instrument par lequel Dieu agit.

Les apôtres ont réfléchi sur la mort et la résurrection de Jésus selon leur formation juive, de sorte que le Nouveau Testament apparaît d'abord comme un midrash, c'est-à-dire comme une exégèse nouvelle de l'Ancien Testament auquel est donné son sens plénier. La mort et la résurrection de Jésus accomplissent l'Ancien Testament. La Synagogue dit non et fait échec à l'Église, elle n'a pas cru aux apôtres plus qu'à Jésus. C'est le premier schisme qui représente à nos yeux le plus grand échec de Dieu. Juifs et chrétiens, et plus tard musulmans, nous

croyons au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais nous ne nous entendons plus sur sa paternité.

Au fait de Jésus, succède le fait de l'Eglise. Une ère nouvelle commence. L'histoire de l'Eglise se poursuit selon la même cadence d'échecs que l'histoire d'Israël. L'Ancien Testament en est la prophétie, le type inséparable. Nous avons vu déjà le premier échec de l'Eglise : le peuple de la promesse ferme les yeux.

Dieu avait suscité saint Paul pour débarrasser l'Eglise non de la loi, mais du légalisme. C'est l'Eglise ouverte à tous. Le monde païen commence de faire échec à l'Eglise par une persécution. Echec plus redoutable, la pensée païenne produit les hérésies, dénoncées dès les derniers écrits apostoliques.

L'Eglise s'incorpore à l'Empire romain. L'ère de la chrétienté est née. Les nations qui entrent dans l'Eglise ne sont pas converties profondément. Lentement l'Eglise se désagrège. Des blocs se forment et se séparent. Le schisme d'Orient, le protestantisme.

Quelle suite d'échecs ! Et aujourd'hui ? Juifs, chrétiens et musulmans, avons-nous dit, adorent le même Dieu, mais ne s'entendent pas sur sa paternité. Maintenant, toute paternité est rejetée. Dieu en tant que Dieu est mis échec et mat. Dieu, inutile, bien plus, Dieu aliénant.

Et pourtant l'Eglise continue, aussi belle et merveilleuse que le jour de la Pentecôte.

Ce trop bref aperçu de l'échec à Dieu dans son peuple, ceci dit sans minimiser la valeur de tant de saints et de saintes, montre à quel point il y a inadéquation entre la Révélation en tant qu'elle est acte de Dieu, Révélation constituante, et la révélation en tant qu'elle est reçue par les hommes.

Il y a non seulement écart entre les théologiens et les évêques, entre les évêques et les apôtres, entre les apôtres et Jésus, mais entre ce que Jésus disait comme homme terrestre et ce qu'il exprime comme Christ ressuscité et Verbe éternel de Dieu.

Un tel écart entre le dire de Dieu et le témoignage de l'Eglise devrait nous mettre en garde contre la tendance qui aboutit soit à identifier la théologie à l'enseignement des évêques, soit à égaler l'enseignement des évêques à la révélation même. Un tel écart doit nous inviter à nous dégager de l'attitude qui consiste à voir dans les définitions de l'Eglise des propositions telles qu'elles disent tout sans approfondissement ultérieur possible. Comme si l'histoire était close.

Nous sommes conviés à nous rappeler sans cesse l'hymne de saint Grégoire de Nazianze : « O toi l'Au-delà de tout, n'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi ? »

D'autre part, l'écart ne doit pas non plus nous conduire au relativisme, comme si l'inadéquation entre le dire de Dieu et le dire de l'Eglise excluait l'absolu de son témoignage infaillible.

Un tel écart provoque une suite de crises, destinées au dépassement de la révélation constituée pour nous ouvrir de mieux en mieux à la Révélation constituante.

Feuerbach pourrait nous aider à voir clair.

Nous avons intentionnellement titré notre essai : « Dieu échec et mat ». Que faut-il entendre par là ?

Ce qui est mis échec et mat, ce n'est pas le Dieu Vivant, mais l'idée que nous nous faisons de Lui. Echec et mat, toutes les fois que nous prétendons formaliser Dieu et axiomatiser sa Parole. Toutes les fois que l'Eglise s'installe et cesse de se laisser aspirer à l'intérieur de Dieu pour vivre mystérieusement les relations trinitaires, lorsqu'elle oublie le choc du futur.

Revenons à ce que nous disions au début.

L'histoire judéo-chrétienne est une histoire de croyants. Un fait est posé, un fait de Dieu. Ce fait est suivi d'un échec. Le même fait est posé à nouveau mais avec plus de profondeur jusqu'au jour où Dieu sera tout en tous.

Insistons sur l'identité du même fait depuis la création du monde jusqu'à la consommation des siècles : fait de la communication de Dieu à l'homme, fait de l'Alliance.

Constituée ou constituante, la révélation est le même fait entendu sous des relations différentes : à la Parole vivante de Dieu, et c'est la Révélation constituante ; à l'Eglise, et c'est la révélation constituée.

De grands problèmes vont s'agiter autour de ce mystère.

Ne voir que l'actualité de la Révélation constituante, c'est aboutir au fidéisme de Karl Barth dont le fondamentalisme entraînera, comme conséquences inéluctables, le scepticisme de Bultmann, la théologie de la mort de Dieu de Bonhoeffer, la théologie de la sécularisation de Tillich. On sait à quel point des théologiens catholiques en sont influencés.

Minimisant la révélation constituée qu'est l'Eglise vivante, le protestantisme a dû l'identifier au texte de la Bible. Le progrès des sciences tant historiques que physiques allait montrer que la Bible n'échappe pas à la condition humaine. Alors il fallut à Karl Barth, pour sauver la mise, se réfugier dans le fondamentalisme, faire du texte biblique un aérolithe tombé du ciel et concevoir Dieu comme le Tout Autre. Pour nous, la Bible, révélation définitive d'un texte constitué une fois pour toutes, n'échappe pas pour autant à l'écart entre la Révélation constituante et la révélation constituée. Elle est historique et doit se comprendre comme telle.

Le déroulement de l'histoire est ambigu pour tout homme, croyant ou incroyant. La différence est que, pour l'un, le visible est la trace de l'invisible (Léon Bloy), et que, pour l'autre, le visible est le creux d'où surgit l'imaginaire (Maurice Merleau-Ponty). Pour l'un, le transcendant est Celui qui est au-dessus de tout et qui fonde notre propre immanence, plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes ; pour l'autre, le transcendant n'est qu'une dimension de notre immanence.

L'homme entend en homme l'appel de Dieu. Il ne peut l'accepter sans lien entre le visible et l'invisible. Dieu ne nous demande pas de croire malgré les prophètes et malgré les miracles.

Comme l'a bien vu Merleau-Ponty à la fin de sa vie, c'est la question du signe, du visible et de l'invisible, qui est le nœud du problème.

Nous devons souligner l'importance de la notion de signe, faute de laquelle un Marcel Légaut, par exemple dans son livre « Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme », malgré de fulgurantes intuitions, laisse un malaise regrettable. Sa distinction entre foi et croyance aboutit, à notre avis, à séparer la parole et le langage et à identifier la foi divine à l'expérience de soi, comme si l'essence de Dieu et l'essence de l'homme finissaient par se confondre. Dès lors, la foi, en sa cime, subsisterait sans croyance. Toute idée de Dieu, quelle qu'elle soit, serait vaine.

La peur des idées, comme autant d'idéologies passagères, horrifie ceux qui s'imaginent pouvoir trouver une adéquation entre la parole et le langage. Voyant que cela est impossible, ils se réfugient dans « l'apophase » à la manière de Plotin. Traduite dans la problématique que nous utilisons ici, l'apophase est l'essai de maintenir la Révélation constituante en la séparant de la révélation constituée, de croire en la Parole de Dieu sans la parole de l'homme.

Avant de réfléchir sur le signe, il nous faut situer le niveau où il apparaît.

Tout d'abord, le point d'appui des signes que notre foi utilise n'est pas ce que nous pensons de Dieu, mais ce que Dieu nous dit et pense de nous. Croire en Dieu, c'est renverser l'attitude philosophique qui part de nous. La foi part de Dieu et critique l'idée même que nous nous faisons de Dieu.

Ensuite, le niveau où le signe révélé se manifeste n'est pas celui de la science, mais de la vie quotidienne. La Révélation se déploie dans le langage de tout le monde.

Il serait inepte d'interpréter le début de la Genèse ou les récits des apparitions du Ressuscité à l'aide d'explications géologiques ou physiologiques. La Révélation utilise le sens commun selon lequel la Terre nous apparaît toujours plate, immobile, éclairée par la rotation du soleil. Elle ne porte pas plus attention au progrès des sciences que nous ne portons attention à la physiologie des muscles lorsque le sourire de la personne aimée s'épanouit en nous.

Bultmann est en porte à faux lorsqu'il abandonne la foi traditionnelle sous prétexte que la science est incompatible avec la cosmologie biblique.

Pour saisir l'importance du signe, nous allons recourir aux couples que la linguistique et le structuralisme nous présentent, la parole et le langage, le langage et le texte, le signifiant et le signifié, le sens et la praxis.

La parole existe par la mise en œuvre d'un système de signes, gestuels et vocaux, qui n'est autre que le langage. Elle ne préexiste pas au langage, mais se constitue par lui et se rend présente en lui. Elle n'existe pas hors des signes, mais dans les signes. Et pourtant, les signes du langage ne sont pas le tout de la parole. La parole est en surplus, elle a toujours plus à dire que ne dit le langage.

Le rapport de la parole au langage est celui de la Révélation constituante à la révélation constituée. La Révélation constituante, ou Parole de Dieu, ne peut exister sans la révélation constituée ou langage des prophètes. Pas plus que l'acte créateur ne peut exister sans la créature.

La Parole de Dieu se révèle dans le langage de l'homme qu'elle met en branle comme système de signes, pour atteindre sa cime en Jésus, Dieu comme homme. Elle n'existe pas hors du langage humain, hors de l'humanité de Jésus, mais elle est infiniment en surplus. Comme révélatrice, elle ne préexiste pas au langage, et comme incarnée, elle ne préexiste pas à Jésus. Comme révélatrice, elle est inséparable des signes par lesquels elle se fait connaître.

Aussi Dieu n'est-il pas le Tout Autre, mais un Au-delà des signes qui le font connaître. La Révélation constituante a toujours plus à dire que la révélation constituée, elle reste toujours actuelle et ouverte à l'avenir.

Le langage est la parole en train de se dire et d'être écoutée, il est le discours au présent. Le texte est dit, il est irrévocable, c'est du passé. Le langage s'ouvre à la parole, le texte s'ouvre au commentaire et n'est intelligible que dans une lecture interprétante. L'interprétation ne peut faire dire au texte n'importe quoi.

La relation du langage au texte est celle du langage prophétique à la Sainte Ecriture.

Le discours prophétique transmet la Parole de Dieu. Il fut présent autrefois chez les apôtres et les prophètes dont Jésus est le point culminant. Il n'existe plus en tant que discours actuel de la Parole divine, comme le voudrait l'illumination. En ce sens la Révélation est close. Tout a été dit en Jésus-Christ. Dieu ne peut dire plus que son Fils. Au langage des prophètes ne peut succéder qu'un langage de foi.

Le langage des prophètes, consigné dans les Ecritures, s'ouvrirait immédiatement à la Parole de Dieu. Il n'en est plus ainsi du texte écrit qui exprime, lui, le langage des prophètes. Le texte écrit est historique, il relève de tel temps, il doit être interprété.

L'interprétation implique la découverte d'une signification qui est un rapport entre un signifiant et un signifié. Par exemple, le mot « arbre » est un signifiant qui reçoit sa signification de l'expérience d'un signifié donné. Les mots sont les éléments d'un système de signes que la parole transforme en discours, et le langage en texte.

La Sainte Ecriture ne peut se lire autrement que comme un système de signes dont il faut trouver la signification. Dieu a utilisé la parole de l'homme pour se dire à l'homme. Le mot humain utilisé par Dieu prend une signification divine. Ainsi le mot « père » s'élève-t-il à une signification plus profonde que le mot « Dieu » lui-même. « Père, fais-toi connaître comme Dieu. »

La signification n'est pourtant pas encore le sens. Nous comprenons bien des choses qui n'ont pas de valeur, de saveur, de sens pour nous, qui n'entrent pas dans notre vie, dans notre praxis. La parole de celui qui parle ne nous atteint pas.

Ainsi en est-il du texte sacré. Pour que sa signification devienne sens pour nous, il faut qu'elle soit reçue par la foi. Il faut naître non du sang, ni d'un vouloir de la chair, ni d'un vouloir de l'homme, mais de Dieu. Il faut que nous soyons de son Fils, de son corps qui est l'Eglise.

Le langage de la foi n'existe pas en dehors de la praxis de l'Eglise. Le mot « Père », dans sa plénitude révélée, trouve son sens, et par là sa signification surnaturelle, si le croyant est inséré au corps du Christ ressuscité et eucharistique. Il faut être du Fils pour dire « Père ».

Le monde peut sombrer dans l'athéisme, le mot « Dieu » peut ne plus avoir de signification dans une praxis purement scientifique et technique. Le mot « Dieu » finira peut-être par ne plus avoir de signification hors de l'Eglise, ne trouvant plus de sens en dehors d'elle.

Ce qui faisait dire à Pie XI que la foi en Dieu ne peut pas se maintenir sans la foi en Jésus-Christ, la foi en Jésus-Christ sans la foi en l'Eglise, et la foi en l'Eglise sans la foi au successeur de Pierre.

C'est la praxis de l'Eglise qui maintient le sens de Dieu, infiniment plus que la praxis des théologiens. Cela parce que l'Eglise est l'œuvre du Saint-Esprit.

Ce n'est pas à un Dieu Tout Autre que nous renvoie le Saint-Esprit, mais à Dieu comme homme, à Jésus-Christ. Dieu, sans se confondre avec l'homme, est pourtant en continuité avec l'homme et en surplus inaccessible comme Au-delà de tout. Au-delà plus présent que les signes eux-mêmes par lesquels il se révèle.

Concevoir Dieu comme le Tout Autre conduit aussi bien à la mort de l'homme qu'à la mort de Dieu. Telle est la conséquence de l'apophase.

La dialectique de la foi y échappe parce qu'elle est une dialectique de l'échec et mat à la prétention aussi bien de réduire Jésus de Nazareth à l'histoire, la révélation à un mythe, et Dieu à l'homme, que de réduire Jésus au Bon Dieu, la révélation à la lettre et l'homme à une idée éternelle.

Fernand Boillat